



COLLECTION LES HABSBOURG

Ces monographies sont consacrées aux grandes figures de cette famille internationale en Europe. D'éminents spécialistes de l'histoire politique et culturelle des XVI^e et XVII^e siècles envisagent sous un nouveau jour les sources documentaires et les représentations artistiques, révélant des aspects inédits de l'histoire de ces princes dont l'action, comme gouvernants et mécènes, est illustrée par une iconographie très riche.

OUVRAGES DISPONIBLES

Felipe IV. El hombre y el reinado
dirigé par J. Alcalá-Zamora
coédition avec la Real Academia de la Historia

Felipe I el Hermoso. La belleza y la locura
dirigé par M.Á. Zalama et P. Vandebroek
coédition avec la Fundación Carlos de Amberes
et la Fundación Caja de Burgos

Carlos II. El rey y su entorno cortesano
dirigé par Luis Ribot
en collaboration avec le Patrimonio Nacional

À PARAÎTRE

*Juana I. Arte, poder y cultura en torno a una reina
que no gobernó*
dirigé par M.Á. Zalama

Anne d'Autriche (1601-1666) eut une existence très remplie. Fille aînée de Philippe III d'Espagne, la jeune infante participe très tôt à la vie de cour et se trouve très vite impliquée dans le jeu diplomatique. En effet, le double mariage espagnol (d'Anne d'Autriche avec Louis XIII, et d'Élisabeth de Bourbon avec le futur Philippe IV), qui scelle l'alliance des deux grandes monarchies catholiques, est loin de faire l'unanimité en France.

Mariée en 1615, la jeune reine doit faire face, à la cour de France, à toute une série de déconvenues et de désillusions. Jugée responsable de la virilité chancelante de son époux et de la longue stérilité du couple royal, compromise dans les complots et conjurations suscités par le gouvernement de Richelieu, soupçonnée d'intelligence avec l'Espagne et de trahison, Anne est même menacée d'une répudiation déshonorante. Vient le miracle: la maternité tardive de 1638 et la naissance de Louis Dieudonné, suivie en 1640 par celle d'un second fils. La succession française est désormais assurée.

Veuve en 1643, Anne d'Autriche, régente, révèle d'incontestables talents politiques. Soutenant indéfectiblement Mazarin que lui avait légué Louis XIII, elle fait face aux menaces d'invasion de l'Espagne, ainsi qu'à la guerre civile (la Fronde), luttant sans relâche contre toute atteinte portée au pouvoir royal comme à l'intégrité du royaume. À la paix des Pyrénées (1659), scellée par un nouveau mariage espagnol, elle remet à son fils, majeur depuis 1651, l'État le plus puissant d'Europe puis se retire de la scène politique à la mort de Mazarin.

Ce livre n'est pas une nouvelle biographie. Sous la direction de CHANTAL GRELL, professeur à l'Université de Versailles Saint-Quentin, des historiens de notoriété internationale se sont attachés à apporter des éclairages nouveaux sur l'histoire et la personnalité complexes de la reine. Des recherches inédites, un appareil critique très détaillé, des pièces documentaires rares ainsi qu'une iconographie riche et soignée en font un ouvrage de référence pour qui s'intéresse au XVII^e siècle français.

PERRIN

CEEH
Centro de Estudios
Europa Hispánica

Centre
de
Recherche
Centre de Estudios
Europa Hispánica



ANNE
D'AUTRICHE
INFANTE D'ESPAGNE
ET REINE DE FRANCE



ANNE
D'AUTRICHE
INFANTE D'ESPAGNE
ET REINE DE FRANCE

PERRIN

CENTRO DE ESTUDIOS EUROPA HISPÁNICA
CENTRE DE RECHERCHE DU CHÂTEAU DE VERSAILLES

Dirigé par CHANTAL GRELL

Chantal Grell, titulaire de la chaire d'histoire moderne à l'Université de Versailles Saint-Quentin, est une spécialiste reconnue de l'histoire aux XVI^e-XVIII^e siècles, à laquelle elle a consacré son doctorat (*L'Histoire entre érudition et philosophie*, 1993), son doctorat ès lettres (*Le XVIII^e siècle et l'antiquité en France*, 1995) ainsi que de nombreux articles et essais. Elle dirige le centre de recherches « ESR Moyen Âge-Temps modernes » et est membre du Conseil Scientifique du Centre de recherche du château de Versailles.

MARÍA JOSÉ DEL RÍO BARREDO
Universidad Autónoma de Madrid

JEAN-FRANÇOIS DUBOST
Université Paris XII – Val-de-Marne

MATHIEU DA VINHA
Centre de recherche du château de Versailles

JOSEPH BERGIN
University of Manchester

BARBARA GAEHTGENS
Historienne d'art, Los Angeles

ALAIN MÉROT
Université de Paris Sorbonne – Paris IV

PATRICK MICHEL
Université Charles de Gaulle – Lille III

ALEXANDRE GADY
Université de Paris Sorbonne – Paris IV

LAURENT AVEZOU
Lycée Pierre de Fermat, Toulouse





6. BARTOLOMÉ GONZÁLEZ, *Philippe IV enfant et sa sœur Anne*. Vers 1610. Huile sur toile, 144 x 118 cm. Madrid, Instituto Valencia de Don Juan.



7. BARTOLOMÉ GONZÁLEZ, *L'infant Charles et sa sœur Marie*. Vers 1613. Huile sur toile, 148 x 114 cm. Madrid, Instituto Valencia de Don Juan.

deux ménines de sept et dix ans. Quelques jours après, l'infante prit part avec ses parents à la cérémonie d'action de grâces pour la naissance du prince héritier dans l'église de Nuestra Señora de San Llorente. Sa vivacité retint l'attention du chroniqueur portugais Pinheiro da Vega, au point qu'il écrivit : « Elle est très jolie et très éveillée, et rien ne lui échappe »¹³. Anne d'Autriche fut également présente lors de la fastueuse mascarade que donnèrent le roi et la reine, ainsi que leurs principaux serviteurs, et dont le thème fut l'éducation du prince héritier. Pour la circonstance, la fillette fut véritablement le personnage principal : elle parut escortée par six ménines (les Vertus) et juchée sur un char en forme de navire, portant un heaume et un sceptre d'or pour représenter la Vertu principale, celle en laquelle se résumaient toutes les autres. Après avoir traversé le salon du palais, l'infante parvint à la scène où se trouvait « le temple de la Vertu » : là, elle alla prendre place sur un trône d'où elle présida à la descente d'une nuée actionnée par une machinerie, nuée sur laquelle se trouvait une vingtaine de héros et de nymphes (ses parents, les dames et les gentilshommes de la cour) qui dansèrent et, pour finir, lui firent tous la révérence¹⁴. Les différents récits de ces festivités divergent sur le moment où la fillette passa du chariot au trône, moment où son rôle était le plus actif. Tandis que certains donnaient à entendre qu'elle l'avait fait d'elle-même « plus posément et majestueusement qu'il n'était attendu d'un enfant », d'autres indiquaient qu'elle avait été aidée par un majordome. Cabrera de Córdoba, toujours prosaïque, ajoutait que l'on avait placé plusieurs ménines auprès de l'infante dans le chariot, ainsi que deux dames et une duègne, afin de lui éviter de tomber, et que d'ailleurs tout avait fait l'objet de nombreuses répétitions. Pour sa part, Pinheiro da Vega ajoutait qu'une fois assise sur le trône, la fillette, avec sa vivacité coutumière, avait appelé le majordome pour lui demander son goûter¹⁵. Même s'il est manifeste qu'il s'agit là d'une plaisanterie du Portugais, il ne fait pas de doute que l'infante de quatre ans



10 et 11. CHARLES BEAUBRUN, *Louis XIII en costume du sacre* et *La reine Anne enceinte*. 1638. Huile sur toile, 243 x 152 cm. Courtoisie de Mr. John Wingfield-Digby, Sherborne Castle Estates. Tableaux mentionnés dans les *Conférences académiques*, J. LICHTENSTEIN et Ch. MICHEL (éds.), t. II, vol. 2, Paris, 2008, p. 329.



La présence étrangère autour d'Anne d'Autriche (1615-1666)

TOUT LE RÈGNE D'ANNE D'AUTRICHE A ÉTÉ MARQUÉ PAR LA PRÉSENCE D'ÉTRANGERS AUPRÈS DE LA REINE, soit dans son entourage immédiat, soit plus largement à la cour. Lorsqu'elle est reine régnante, Anne d'Autriche est en butte à la suspicion que suscitent ses contacts avec divers étrangers : les Espagnols de son entourage, ceux de l'ambassade d'Espagne à Paris, le trop séduisant Buckingham (fig. 1) et les gentilshommes anglais qui l'accompagnent lorsqu'il vient en France en 1625 pour conclure le mariage d'Henriette de France avec Charles I^{er} d'Angleterre... La suspicion culmine en 1637 avec l'affaire de la correspondance secrète que la reine continue en temps de guerre à entretenir avec ses frères, Philippe IV et le cardinal-infant. Le paradoxe est, qu'à cette date, l'entourage d'Anne d'Autriche a, par la volonté de Louis XIII, été purgé de la plupart de ses éléments étrangers originels : il n'y avait presque plus d'Espagnols dans l'entourage immédiat de la reine. La petite troupe de serviteurs venus de Madrid avec elle en 1615 avait été progressivement amputée, avant d'être définitivement expulsée en 1618. L'intégration de la « famille » espagnole d'Anne d'Autriche dans la Maison française, assez bien tolérée dans un premier temps, ne résista pas à la rivalité entre les deux monarchies. Ces discordes initiales permettent de mieux comprendre les soupçons qu'éveilla constamment, pendant près de trois décennies, l'entourage immédiat d'une reine qui ne cessa presque jamais d'être elle-même considérée comme étrangère.

La seconde partie du règne, à partir de 1643, est, plus encore que la première, marquée par une forte présence étrangère autour de la reine : reine espagnole servie par un premier ministre italien, Anne d'Autriche est alors accusée de trahir les intérêts de la France, d'en pervertir les traditions par l'introduction de modes et de maximes politiques étrangères. De fait, l'élément étranger se renforce à la cour de France. La première Révolution anglaise entraîne, dès le début des années 1640, l'arrivée en France de nombreux réfugiés britanniques dont les plus illustres, gravitant autour de la reine Henriette qui s'est exilée dès 1644, constituent à Paris une petite cour britannique au sein même de la cour de France. Dans le même temps, les alliances diplomatiques françaises et les vicissitudes politiques de différents États européens entraînent l'arrivée à la cour d'autres étrangers illustres : les cardinaux François et Antoine Barberini chassés de Rome par l'accession au pontificat d'Innocent X, leur ennemi juré (1644) ; les ambassadeurs polonais venus chercher en France leur nouvelle reine, Marie de Gonzague (1645) ; la reine Christine de Suède, engagée depuis son abdication (1654) dans d'interminables pérégrinations européennes, fait deux séjours en France (en 1656 et en 1657) ; enfin, en 1660, quelques autres Espagnols accompagnent la nouvelle reine de France, Marie-Thérèse.

Explorer en détail tous ces épisodes nécessiterait un volume entier. Nous nous bornerons donc ici à présenter les principaux enjeux posés par la présence auprès de la reine Anne d'Autriche d'étrangers venus d'horizons géographiques aussi divers que l'Espagne, l'Italie, les îles Britanniques, la Pologne ou la Suède, présence le plus souvent occasionnelle, mais parfois définitive.



1. PETER PAUL RUBENS, *Le duc de Buckingham*. Vers 1625.
Huile sur toile, 63 x 48 cm.
Florence, Palazzo Pitti.

LA REINE ET LES ESPAGNOLS*

La présence espagnole fut tout particulièrement notable à la cour de France pendant les premières années du mariage d'Anne d'Autriche et de Louis XIII. Nous ne connaissons pas le nombre exact de ceux qui arrivèrent avec elle en novembre 1615, pas plus que le nombre de ceux qui, à cette date, résidaient déjà en France. Cependant, s'attacher à étudier la suite de serviteurs constituant la première Maison de la reine permet de s'appuyer sur une information relativement fiable pour aborder d'emblée des problématiques de première importance : les difficultés d'intégration de ces étrangers (difficultés tellement insurmontables qu'ils finissent par être expulsés), et les heurts culturels et politiques entre membres des deux cours dans les années suivant l'alliance matrimoniale par laquelle on avait voulu sceller la paix et les bonnes relations entre les deux puissances rivales¹.

La suite de serviteurs qui devait s'installer en France avec Anne d'Autriche fit l'objet d'une

planification minutieuse, même si les conventions matrimoniales de 1612 se contentaient de stipuler qu'on lui assurerait (tout comme à sa belle-sœur Élisabeth de Bourbon, qui devait épouser en même temps le prince Philippe) une Maison correspondant à sa qualité de « fille et femme de rois aussi puissants »². Comme plus de trois années s'écoulèrent jusqu'à la célébration effective des noces, Français et Espagnols eurent largement le temps de se mettre d'accord sur le nombre et les différentes sortes de serviteurs issus des deux cours d'origine et qui accompagneraient les princesses. C'était surtout un sujet de préoccupation à la cour d'Espagne, alors qu'à la cour de France on se montrait plus intéressé par la négociation sur le lieu où se produirait l'échange entre Anne et Élisabeth, et sur la manière dont on procéderait. Les dépêches de l'ambassadeur espagnol, dom Íñigo de Cárdenas, ainsi que les réponses préparées au sein du Conseil d'État ne laissent aucun doute sur ce point : les initiatives et l'insistance sur le chapitre des serviteurs venaient plutôt de la cour d'Espagne. Fiers de l'étiquette sophistiquée mise en place au temps de Philippe II pour le service des reines de la maison d'Autriche, les Espagnols insistèrent pour que l'infante Anne emmène avec elle une suite nombreuse et triée sur le volet. En 1613, l'ambassadeur exposait à la régente Marie de Médicis et à ses ministres (en particulier au secrétaire d'État Villeroy) les exigences pratiques et protocolaires qui devaient présider à l'organisation de la Maison espagnole au service de la nouvelle reine de France. Il commençait par faire valoir que « jamais on ne vit une infante quitter l'Espagne sans avoir bien plus de serviteurs des deux sexes » que n'en proposait la cour de France. Toutefois, il se montrait disposé à satisfaire les désirs des « naturels sujets » du roi de France entendant pouvoir, eux aussi, servir leur reine. Pour terminer, il acceptait que l'on n'envoie « que le nombre d'Espagnols indispensable pour que rien ne manque à l'Infante-Reine de tout ce qui l'avait entourée depuis sa naissance »³.

Que des serviteurs venus des cours d'origine accompagnent chacune des princesses pour les aider à s'adapter aux coutumes de leur nouveau royaume – coutumes parfois fort différentes de celles auxquelles elles étaient habituées –, fut une idée maintes fois exposée au cours de ces négociations, souvent longues et ardues. Le principe de réciprocité, qui devint la norme, sous-tendait un accord suivant lequel, quelque temps après leur mariage, les deux princesses seraient encore servies suivant l'usage de leur pays d'origine « afin de ne pas passer d'un extrême à l'autre »⁴. C'est ainsi, et en raison aussi de leur jeune âge, que l'on justifiait l'expatriation des serviteurs devant se charger des repas et de la garde-robe des princesses : ils pourraient leur parler dans leur langue maternelle et les distraire suivant leurs divertissements habituels. À la cour espagnole, on parla même d'adjoindre deux chanteuses à la suite ; ce fut suggéré lors des négociations finales avec l'ambassadeur extraordinaire, le commandeur Sillery, arrivé à la cour de Madrid au début de l'année 1615. Depuis Paris, Cárdenas avait aussi recommandé de montrer à l'ambassadeur français comment on servait l'infante Ana à table, et de tâcher de faire valoir l'avantage qu'il y aurait à garder ce même cérémonial en France, au moins pour servir la jeune femme dans ses appartements privés, même si celle-ci « devait se plier dès le premier moment aux coutumes françaises pour les cérémonies et autres choses publiques »⁵.

En établissant assez tôt cette distinction entre la sphère publique et la sphère privée, les Espagnols essayaient de prendre l'avantage sur les points les plus délicats de la négociation. L'un d'eux n'était pas tant le nombre de serviteurs qui pourraient venir du pays d'origine (au début du moins, les Espagnols cédèrent aux exigences françaises pour le limiter), que la nomination aux plus hautes charges de la Maison des deux princesses. Certes, il était entendu que la France les réservait aux membres de sa propre noblesse, mais dom Íñigo veilla de très près au choix de celle qui serait investie de la charge la plus importante dans la Maison de la reine : celle de dame d'honneur, l'équivalent de la *camarera mayor* en Espagne. S'il ne parvint pas à peser sur la décision finale, il fit en sorte que la gouvernante (*aya*) espagnole d'Anne eût la haute main sur la chambre et sur les appartements privés de la reine. Pour ce faire, il joua sur une ambiguïté : cette charge ne se différenciait de celle de dame d'honneur que dans la mesure où elle servait, non pas la reine, mais l'infante pendant sa minorité⁶. Il remporta également une victoire lorsque les Français acceptèrent que celui dont le roi d'Espagne aurait fait choix pour être son ambassadeur auprès de la cour de France soit aussi le premier maître d'hôtel (*mayordomo mayor*). Le *mayordomo* était le principal responsable de la Maison de la reine et ce lui permettait d'entrer dans les appartements royaux sans avoir à demander audience au préalable. Cette confusion des fonctions, à laquelle Philippe II avait déjà eu recours avec succès en organisant la Maison de sa fille Catherine-Michelle, lorsqu'elle devint duchesse de Savoie, favorisait l'accès du majordome aux souverains, même dans des circonstances qui auraient dû interdire la présence d'ambassadeurs : un tel subterfuge permettait alors au représentant du roi d'Espagne d'être présent en tant qu'officier de la reine de France. En outre, cela permettait aux diplomates espagnols de prendre part de façon informelle aux conversations entre courtisans français qui pouvaient concerner la fille du roi d'Espagne. Un homme politique et un courtisan aussi expérimenté que le Napolitain Ettore Pignatelli, à qui fut conféré le titre de duc de Monteleón pour accompagner Anne d'Autriche, sut mettre à profit ses fonctions d'ambassadeur mais surtout de majordome pour intervenir dans les décisions de la reine mère et de ses conseillers. Il le fit aussi bien sur des questions domestiques que sur des questions de politique internationale, au moins pendant la première année de son séjour en France⁷.

La suite espagnole d'Anne d'Autriche fut structurée selon le modèle établi par l'étiquette des Habsbourg pour la Maison des reines espagnoles (fig. 2). D'après la « Relation des domestiques qui passè-



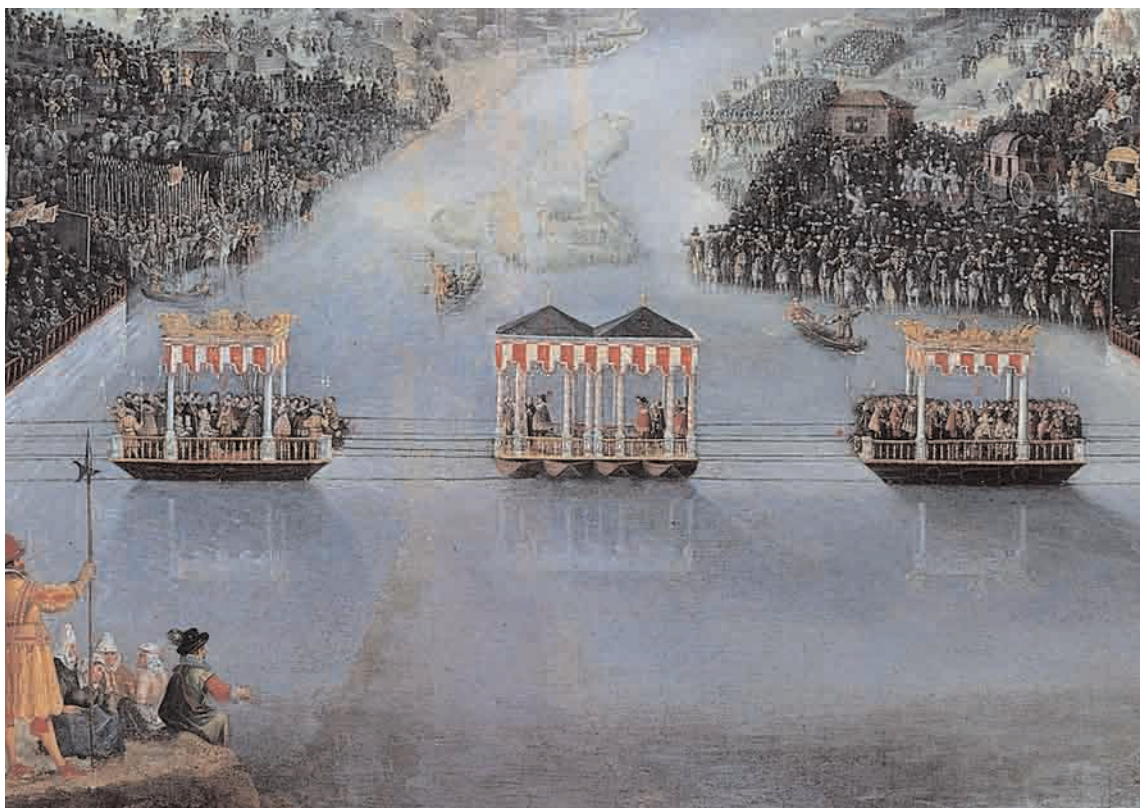
2. Page de titre du manuscrit *Ordenanzas y Etiquetas de la reina*. 1575. 21 x 31,5 cm. Madrid, Archivo General de Palacio.

rent en France pour y demeurer au service de la Reine Très Chrétienne, l'Infante doña Ana » (un document non daté mais qui se rapporte probablement au mois d'octobre 1615), elle était officiellement accompagnée de 57 personnes, 35 hommes et 22 femmes, qui occupaient les différentes charges constituant trois services spécifiques : celui de la chambre (confiée aux seules femmes), celui de la chapelle, et celui de la Maison proprement dite (pour l'alimentation, la santé, la parure et la compagnie de la personne royale)⁸.

On avait d'abord nommé à la plus haute charge de la chambre Ana Manrique, comtesse de Puñoenrostro, mais comme elle était atteinte d'une maladie incurable elle fut remplacée par doña Inés Enríquez y Sandoval, comtesse de la Torre, peu avant l'échange des princesses. Celle-ci avait moins d'expérience de la cour mais présentait l'avantage d'être une proche parente du duc de Lerma, favori de Philippe III. Par ordre hiérarchique, venaient ensuite les deux dames d'honneur (*dueñas de honor*) : María Manrique, comtesse de Castro, et une ancienne servante

du palais, doña Margarita de Córdoba, qui camouflait sa charge de gouvernante des dames de la reine (*guardamayor*), refusée par les Français lors des négociations. À la cour d'Espagne, les dames d'honneur (*dueñas de honor*), tout comme la gouvernante (*aya*), étaient généralement des femmes issues de la noblesse, d'âge mûr et le plus souvent veuves, dont la présence imprimait à la cour un style caractéristique, fait de sérieux et de modération. En revanche, les dames étaient jeunes et célibataires. Ainsi en était-il de doña Luisa Osorio, la plus âgée (elle était entrée au service de la mère d'Anne d'Autriche en 1599), de doña María de Aragón et de doña Antonia de Mendoza (fille de la comtesse de Castro), ainsi que des sept filles damoiselles de la chambre (*mozas de la cámara*), qui avaient à peu près l'âge de la reine et qui étaient issues, sinon de la plus haute aristocratie, du moins de lignages ayant fourni des serviteurs aux Maisons royales pendant plusieurs générations. Tel était aussi le cas de quelques suivantes de rang inférieur, comme la première femme de chambre (*azafata*), doña Estefanía Romero de Villquirán, très liée à l'infante Anne pour avoir été chargée de l'habiller depuis son enfance⁹.

Les serviteurs masculins de la reine, occupaient pour la plupart des charges moins prestigieuses, à la boulangerie, au cellier, à la cuisine, ou encore comme valets de chambre chargés de la garde des bijoux (*guardajoyas*), ou enfin comme médecins et apothicaires, lesquels étaient accompagnés de leurs aides respectifs. Il y avait aussi plusieurs écuyers pour escorter les dames, mais pas de serviteurs attachés à l'Écurie, car, en Espagne, les reines utilisent l'Écurie du roi. Il en allait de même pour le service de la Chapelle, mais au cas où la cour de France en aurait été dépourvue, on mit sur pied pour l'infante une Chapelle réduite. Elle était constituée d'un grand aumônier, qui finalement ne fit pas le voyage car les



3. PIETER VAN DER MEULEN, *L'échange des princesses sur la Bidassoa* (détail). 1615. Huile sur toile, 163 x 232 cm.
Madrid, Real Monasterio de la Encarnación, Patrimonio Nacional.

Français avaient déjà pourvu à cette charge importante ; de deux confesseurs, Francisco de Arriba et son aide Francisco Fernández, tous deux franciscains, comme c'était l'usage auprès des reines d'Espagne; de trois chapelains, dont Pedro de Castro Villaquirán, fils de la première femme de chambre, et d'un clerc de chapelle. En raison des réaménagements qui intervinrent quelque temps après leur arrivée en France (il en sera question plus loin), il semble que l'on ait remplacé deux autres chapelains jésuites par un confesseur du commun, le père Marco Antonio del Arco¹⁰. De même, on devait ajuster la position d'autres serviteurs espagnols qui avaient été nommés, soit à des charges n'existant pas à la cour de France, par exemple celui de *repostero de camas* occupé par Lorenzo Romero de Villaquirán, soit à des charges réservées aux Français en raison de leur importance, comme celle de valet de chambre chargé de la garde des bijoux (*guardajoyas*) ou celle de contrôleur (des finances de la Maison), occupée initialement par Bernardo Gómez de la Reguera¹¹.

Le 9 novembre 1615, mis à part les serviteurs de la suite officielle, d'autres Espagnols passèrent la frontière : ils n'étaient pas comptabilisés et encore moins attendus du côté français¹² (fig. 3). Un premier groupe était constitué par plusieurs gentilshommes, emmenés par Carlos de Arellano, envoyé spécial du duc de Lerma et porteur de présents pour Marie de Médicis et son fils, auquel s'étaient joints par amitié plusieurs capitaines de la garde royale avec leurs serviteurs. Ils veillaient tous de manière officielle sur la reine et sur ses dames pour aplanir les difficultés du voyage au cas où les Français envoyés pour les recevoir ne le feraient pas ou le feraient mal. Ils ne suscitèrent guère de réticences car il était bien prévu qu'ils s'en retourneraient aussitôt. En revanche, ceux qui posèrent problème – et leur pré-



2 et 3. *La Régence de la Reyne Mère et La Mort de la Reyne Mère, dans Médailles sur les principaux évènements du règne de Louis le Grand*, Paris, 1702, in-4°. Paris, Bibliothèque Mazarine.

du XVII^e siècle. Il importe toutefois de noter que cet inventaire est moins précis en ce qui concerne l'appartement d'été de la reine au Louvre, car on était en hiver lorsqu' Anne d'Autriche mourut et de ce fait, cet appartement était en partie démeublé. Nous dirons enfin que dans notre approche, il nous a paru difficile de dissocier, comme on le fait trop souvent malheureusement, architecture, distribution intérieure et décor mobilier. Aussi, envisagerons-nous les uns et les autres en parallèle, tout au moins lorsque les documents le permettent, afin de restituer un semblant de vie à ce qui était tout autant un espace de représentation et de décision politique, qu'un lieu de vie.

Rendant compte du séjour du couple royal à Montpellier en 1632, la *Gazette de France* écrit : « Leurs Majestés se portent une telle affection qu'elles n'ont pu souffrir d'être logées séparément, et pour ce que Montpellier n'a point de Louvre, il a fallu pour leur logement rejoindre ensemble plusieurs maisons et abattre les murailles qui les séparaient »¹⁵. Comme le note Ruth Kleinman, il faut se garder de prendre au pied de la lettre une telle information émanant d'une feuille semi-officielle qui visait avant tout à rassurer les Français sur la bonne entente des époux royaux durant ces « années stériles »¹⁶. Ce témoignage ne correspondait nullement à la réalité, tant sur le plan des relations intimes du couple royal que sur celui de l'étiquette qui régissait le moindre des actes royaux.

En ce qui concerne Anne d'Autriche, nous n'avons pas la chance de disposer comme pour Marie de Médicis de ses impressions lorsqu'elle découvrit le vieux palais du Louvre¹⁷. Nous n'en savons pas davantage sur le décor mobilier des premiers appartements dans lesquels elle vécut au Louvre, à partir



7. MICHEL ANGUIER et GIOVANNI FRANCESCO ROMANELLI, *Appartement d'été d'Anne d'Autriche au Louvre. Salon de la Paix ; à la voûte, Allégorie du Traité des Pyrénées*. Vers 1656-1658. Stuc et fresque. Paris, Musée du Louvre.



8. MICHEL ANGUIER et GIOVANNI FRANCESCO ROMANELLI, *Vue intérieure : salle des Saisons avec Apollon et Diane au centre.* Ancienne antichambre de l'appartement d'Anne d'Autriche au Louvre. Vers 1657-1658. Stuc et fresque. Paris, Musée du Louvre.

tables « fasson de lapis, avec ornements de cuir [cuivre?] doré », de deux paravents de six feuilles dont il est précisé qu'ils provenaient des bains, d'un chandelier de cristal de roche, et de deux grands chandeliers de cristal, entendons par là des lustres, qui servaient habituellement dans le grand cabinet de la reine.

Dans l'antichambre (salle d'Apollon et de Diane ; fig. 8) le tableau central représentait Apollon et Diane. Sur les voussures on pouvait voir Apollon châtiât Marsyas, Apollon récompensant les Arts, Diane punissant Actéon et Diane admirant Endymion. Cette pièce était meublée de « quatre cabinets de la Chine chacun sur leur pied », de « deux bahuts et deux grands coffrets » également de la Chine, ainsi que deux tables de marqueterie de pierre de rapport. On rappellera ici que le goût pour les objets « de la Chine », ou « façon de la Chine » connut un essor spectaculaire dans l'entourage de la Cour, du temps de Mazarin qui en fut l'un des plus grands amateurs et divulgateur⁹⁴. Il encouragea sans doute par son exemple la diffusion de ce goût dans le cercle de la reine.

Le grand cabinet de la reine (salle des Héros romains) qui ouvrait sur le vestibule, était orné au centre de la voûte, d'une composition représentant « la Poésie et l'Histoire célèbrent les hauts faits de Rome ; l'Histoire montre au Temps le génie de l'Immortalité et la Renommée publie les triomphes de la Rome guerrière que couronne le Génie de la Gloire »⁹⁵ (fig. 9). Ce décor était complété dans les voussures, par quatre scènes de l'histoire romaine, la Contenance de Scipion, l'Enlèvement des Sabines,



9. MICHEL ANGUIER et GIOVANNI FRANCESCO ROMANELLI, *Appartement d'été d'Anne d'Autriche au Louvre. Grand cabinet de la reine ; au centre, La Poésie et l'Histoire célébrant les exploits de Rome*. Vers 1656-1658. Stuc doré et fresque. Paris, Musée du Louvre.



16. JEAN MAROT, *Élévation de la façade de l'église Sainte-Élisabeth*. Vers 1646. Estampe, 15,5 x 14,5 cm Paris, Collection particulière.

adopte le schéma qui s'impose alors à Paris depuis une vingtaine d'années. La reine accorda également sa protection à l'église Saint-Sulpice, la paroisse du faubourg Saint-Germain alors en plein essor. Après plusieurs campagnes de rapetassage du vieil édifice médiéval, une reconstruction complète fut décidée et confiée en mars 1643 à Christophe Gamard, architecte voyer de Saint-Germain des Prés et entrepreneur alors fameux⁵⁶. Le 31 mars 1644, la reine donnait à la fabrique un lot de pierre de taille⁵⁷. Le chantier commença en août 1645 et, le 20 février 1646, Anne posait la première pierre de la chapelle Sainte-Anne qui devait, avec celle dédiée à saint Louis, encadrer le nouveau chœur. Peu après, Jacques Lemercier devait intervenir sur la chapelle de la Vierge, située dans l'axe, à la demande de Jean-Jacques Olier, qui lui confierait ensuite, en

1649, la réalisation du séminaire voisin qu'il venait de fonder⁵⁸.

Las ! La Fronde vint dérégler ce beau programme : tandis que le Palais-Royal apparaissait dangereusement accessible aux mouvements d'humeur des Parisiens – c'est la fameuse fuite de janvier 1649 –, les travaux du Val-de-Grâce furent arrêtés faute de moyens. Jacques Lemercier ferma le chantier à l'hiver 1648 : inachevés, le couvent et l'église, privée de façade et de son grand dôme, attendraient des jours plus favorables. Saint-Sulpice connut le même sort, tandis que les projets de reconstruire Saint-Roch piétinaient⁵⁹... Anne d'Autriche voyait Paris se retourner contre elle et son cher Mazarin.

LA REINE MÈRE

Au retour de la Cour à Paris après la victoire définitive sur la Fronde, fin 1652, la famille royale vint s'établir au Louvre, comme Mazarin, depuis son exil, le préconisait. Le contexte politique s'était trop modifié pour qu'il soit question de retourner au Palais-Royal : la Monarchie rentrait dans ses œuvres. Quant à la Ville, elle paya cher son agitation, y compris symboliquement : l'Hôtel de Ville, attaqué à l'été 1652, reçut dès l'année suivante une nouvelle porte monumentale, l'ancienne ayant été incendiée. Les deux puissants vantaux de chêne furent ornés de bronzes d'Henry Perlan, aux armes de la Ville et du roi, que complétaient deux têtes de gorgones très explicites⁶⁰. À l'intérieur, la cour de l'édifice fut ornée en juin 1654 d'une statue en marbre du jeune roi terrassant la Fronde : due à Gilles Guérin, elle devait y rester jusqu'en 1687. Ce chantier prend donc place dans une politique de remise en ordre royale qui appartient également au Paris d'Anne d'Autriche⁶¹.

RETOUR AU LOUVRE

L'installation de la famille royale devait provoquer la réouverture du chantier du palais, abandonné depuis 1644⁶². Dans un premier temps (1653-1655), les travaux ne portèrent que sur des aménagements intérieurs et sur la décoration de certains appartements. Très mal connus faute de marché et surtout en raison de la disparition complète des décors et parfois même des volumes des pièces, ces travaux ont donné lieu à des confusions plus ou moins grandes et à des désaccords entre les historiens du Louvre⁶³.

Comme nous l'avons montré, le premier chantier fut non pas celui de l'appartement du Conseil, comme le pensait Hauteceur, mais bien celui destiné à la reine. Anne d'Autriche préféra en effet quitter son appartement du premier étage de l'aile sud, anticipant le mariage de son fils, pour s'établir au rez-de-chaussée dans l'appartement des « reines mères ». Demeuré vide depuis le départ en exil de Marie de Médicis en 1631, il avait abrité en 1650 la belle sœur d'Anne, Henriette-Marie, veuve de l'infortuné Charles I^{er} d'Angleterre. Décidée à le faire entièrement réaménager, la reine mère dut attendre qu'il soit prêt, courant 1653. Elle confia les travaux au premier architecte, Jacques Lemercier, comme le rapporte Henri Sauval, témoin des travaux⁶⁴. Le chantier est mal connu là-encore : on ne conserve aucun devis et les plans sont tous postérieurs d'une dizaine d'années. Les travaux portèrent surtout sur la grande chambre à alcôve, l'oratoire et une superbe chambre des bains⁶⁵ (voir ici Alain Mérot et Patrick Michel). Modifié et altéré sous la Régence de Philippe d'Orléans pour installer l'infante, cet appartement fut lentement dépecé au cours du XVIII^e siècle ; il a succombé sous l'Empire à l'aménagement des salles de sculptures antiques par l'architecte Fontaine.

S'étant aperçu de la chaleur de cet appartement en été, les fenêtres ouvrant au sud, la reine ne tarda pas à se faire aménager à proximité un second appartement, cette fois en s'appropriant le rez-de-chaussée de la Petite Galerie. Projeté sous les derniers Valois mais seulement réalisé par Henri IV en 1595-1596⁶⁶, cet espace formait un grand rectangle ouvert sur le jardin par des arcades. Lemercier étant mort depuis janvier 1654, son successeur Louis Le Vau supervisa les travaux, qui débutèrent en 1655. Le décor sculpté fut confié à Michel Anguier, tandis que la peinture des plafonds était commandée à Francesco Romanelli, le fameux élève de Pierre de Cortone qu'on avait décidé à faire venir en France pour la seconde fois (voir ici Alain Mérot et Patrick Michel).

ACHEVER LE VAL-DE-GRÂCE

L'année 1654 fut également celle de la reprise du chantier du Val-de-Grâce. La disparition de Lemercier amena la reine à désigner un nouvel architecte : Pierre Le Muet (1591-1669), protégé par Tubeuf dont il avait bâti l'hôtel rue Vivienne (n° 16 actuel). Il fut assisté par Gabriel Le Duc, jeune artiste de retour de Rome, et par Antoine Broutel Duval, entrepreneur parisien réputé⁶⁷.

Si le parti général était engagé de manière irréversible, il fallait encore beaucoup bâtir pour parvenir à la perfection de l'ouvrage. Il manquait en effet la moitié des logis du couvent, et l'église ne s'élevait pas au-dessus de l'entablement corinthien et des grands arcs de la croisée. Les difficultés techniques, avec l'érection du dôme sur tambour, demeuraient donc entières. Durant dix ans, Le Muet et ses collaborateurs travaillèrent à l'achèvement de l'ensemble, et la reine put entendre la première messe dans la chapelle Sainte-Anne le 21 mars 1665.